

L'ENLÈVEMENT DE LA NEIGE

On a bien raison de dire qu'il ne faut pas se fier aux apparences, pas plus à la candeur de la neige qu'à celle de certains gens. Défiez-vous également de l'eau qui dort et à plus forte raison, de sa cousine germaine, la neige qui, elle aussi, étale sa somnolence sur le pavé de nos rues. En vain se pare-t-elle d'un beau manteau d'innocence ; son arrivée dans notre bonne ville a donné lieu à un véritable scandale, et à des luttes homériques entre le conseil municipal, la compagnie des tramways et les cochers, qui tous se disputaient à qui l'enlèveraient. Et la neige, peu farouche, dans sa confiance ingénue ou sa roublardise perverse, se laissait tirailler par les uns et par les autres, qui lui arrachaient des pans de sa robe, sans se prononcer pour qui que ce fût.

Mais comment concevoir une pareille ardeur de la part de nos barbons municipaux et autres, en plein mois de décembre ? C'est sans doute l'effet du récent tremblement de terre, qui a mis toutes les cervelles à l'envers. La chose s'explique encore moins pour les employés des tramways, qui naturellement devraient être des hommes de fer, rigides, et devraient suivre toujours la ligne droite, sans dérailler. Pour les cochers, il n'y a pas lieu de trop s'en étonner, étant par profession des coureurs de grands chemins, rôdeurs de nuit et flâneurs dans les carrefours, à l'affût d'un client à enlever au trot d'une rossinante plus ou moins réussie.

Enfin, l'enlèvement a-t-il eu lieu ?
Oui et non, c'est selon.

Cette candide neige a été enlevée ou à peu près, un peu par tout le monde. Elle a si bon caractère !

Tout un chacun paraissait content et l'effervescence semblait vouloir se calmer, lorsqu'une nouvelle éruption vient de se produire ces jours derniers, dans une municipalité peu éloignée, que nous croyons inutile de nommer pour ne pas la vouer inutilement à la vindicte publique. Toujours est-il que libre de ses cinq louis d'économies et de ses mille ans d'existence, dit-on, envieuse sans doute des lauriers de sa grande voisine qui l'empêchaient de dormir, elle a voulu, elle aussi, se payer un petit scandale, et c'est toujours la neige qui en est la cause. Pauvre neige, elle a si bon dos. Aussi qu'allait-elle faire en cette galère ? Quelle idée, d'aller folâtrer ainsi, aux barrières, comme une dévergondée, au lieu de rester tranquillement à se chauffer au cœur de la ville ? La vue seule de sa robe blanche fait bouillonner les cerveaux et suscite des rivalités. Mais là, la fièvre atteint son paroxysme. De bons bourgeois, généralement paisibles, ne parlent de rien moins que d'enlever les rails de leurs voies ferrées et d'abattre les poteaux électriques, histoire, sans doute d'aller plus vite et d'y voir plus clair dans leurs affaires.

C'est à qui de la municipalité et de la compagnie des tramways enlèvera la neige ou ne l'enlèvera pas, on ne sait pas au juste, et l'affaire s'embrouille de plus en plus ; c'est une vraie bouteille à l'encre.

Au lieu de prendre parti pour Paul, Pierre ou Jacques, pourquoi nos autorités municipales et policières ne chercheraient-elles pas à nous débarrasser promptement et une bonne fois pour toutes d'une vagabonde qui chaque hiver, court le pays et y sème la discorde par ses faux airs de candeur ? Comme ces vieilles sorcières du moyen âge, ne conviendrait-il pas de la condamner au feu, de la précipiter dans un bain d'huile bouillante, de la faire cuire dans son jus ? Il n'y a pas de supplice trop cruel pour pareille engeance. Et alors, nous aurons peut-être la paix parmi nos gouvernants et les simples citoyens, auxquels elle fait faire tant de faux pas et de chutes fatales.

Qu'en dites-vous ?

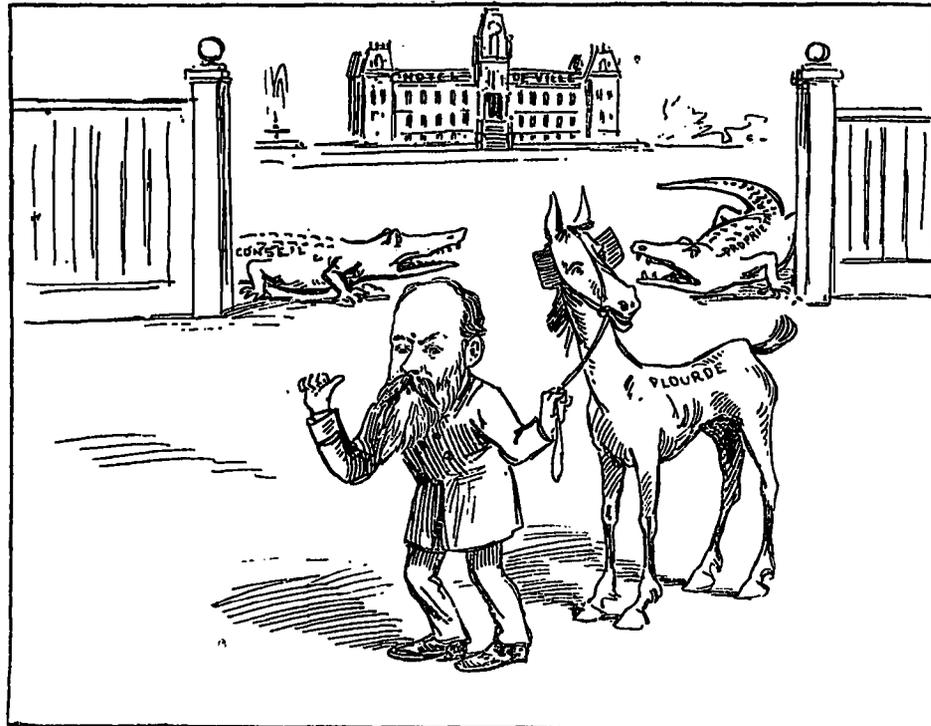
A vous, messieurs les édiles, d'aviser à cet enlèvement sommaire et définitif.

TRIBOULET.

Fumez le BLACKSTONE,
le meilleur des cigares à 5c.

CHRONIQUE CANADIENNE

Donner dans l'œil d'une demoiselle, c'est l'ambition assez compréhensible de tout jeune tourtereau qui sent pousser ses ailes, ou pour parler sans figure, de tout jeune homme qui carresse délicatement le poil soyeux de sa moustache naissante. Les barbons eux-mêmes ne sont pas insensibles aux douceurs de ce jeu plus ou moins innocent. Il n'y a rien d'étonnant à cela ; jeunes et vieux s'y escrivent à l'envi. Mais donner dans l'œil de la voisine avec le bout de son parapluie, c'est une toute



LA MAIRIE

JIMMY McSHANE.—Comment me rendre à l'Hôtel-de-ville cette année avec le cheval de Flourde ? Je suis sûr de me faire croquer par un de ces crocodiles.

[N.B.—Le Conseil Législatif est décidé de faire élire le maire de Montréal soit par le Conseil de ville, soit par les propriétaires.]

autre affaire qui mène son homme devant les tribunaux, comme le cas vient de s'en présenter à Montréal.

Si la justice est boiteuse, comme on le prétend à tort ou à raison, elle a des représentants qui savent courir, témoin le juge Dugas qui, l'autre jour, s'est mis à la poursuite d'une voiture de tramway et en a opéré l'arrestation. Le conducteur avait fermé les yeux et l'oreille aux signes et aux appels judiciaires. Mais on ne se moque pas impunément de dame Thémis.

Le juge irrité s'est lancé dans un traineau à la poursuite du conducteur récalcitrant qui sans doute recevra de sa compagnie une semonce bien méritée. Ce sera une bonne leçon pour lui et ses collègues trop enclins à traiter le public avec une désinvolture sans pareille.

Plût à Dieu que tous les juges fussent aussi expéditifs en affaires que celui-là. Il est justement question, en ce moment-ci d'une réorganisation judiciaire pour hâter le règlement des causes criminelles. Quand la loi projetée sera en vigueur, les accusés, déjà très malheureux en prison, ne seront pas forcés de rester enfermés des mois et même des années avant de subir leurs procès et l'on n'aura plus à répéter cette triste complainte :

Y avait un' fois un pau' prév'nu,
Qui d'puis six mois était dét'nu ;
Savait pas d'quoi on l'accusait
Mais, tous les jours, il se disait :
Pout-êtr' que d'main dans ma prison
Je verrai l'jug' d'instruction !

Or le juge était aux bains d'mer ;
L' s'retremptait dans l'lot amer.
Mais septembre allait commencer,
L' r'vint dans son pays, chasser...
—Et le prév'nu, dans sa prison,
Attendait l'jug' d'instruction !

Comm' c'était p't'être un innocent,
En octobr' le jug' se pressant,
Quitta la chasse, ses amours
Pour faire un voyage de trente jours.
—Et le prév'nu, dans sa prison,
Attendait l'jug' d'instruction !

Au mois d'novembr' quand l'jug' rentra,
Un' jol' femm' qu'il rencontra
L'absorbu pendant tout le mois ;
Pour être juge, on n'est pas d'bois...
—Et le prév'nu, dans sa prison,
Attendait l'jug' d'instruction !

L'juge ensuit', jusqu'en février,
Fut tant de cart's à renvoyer,
D'visit's, de diners suivis d'bal,
Qu'il dut s'éloigner, étant très mal,
—Et le prév'nu, dans sa prison,
Attendait l'jug' d'instruction !

Puis l'jug', trouvant un beau parti
Et s'étant marié, partit ;
Car tout l'mond' sait que notre ciel
N'est pas bon pour la lun' de miel...
—Et le prév'nu, dans sa prison,
Attendait l'jug' d'instruction !

Et tant de temps s'est écoulé
Qu' du prév'nu l'on n' s'est plus rapp'lé ;
Il était p't'être innocent, — mais
Personn' ne le saura jamais,
Car il est mort dans sa prison,
Sans voir le jug' d'instruction !

Mais laissons ces méchants vers de côté, et allons en prendre un bon, chez le mastroquet du coin, pour reprendre haleine. Vers et prose ne manquent pas à cette saison de l'année. Les vitrines des librairies en regorgent et l'acheteur n'a que l'embaras du choix parmi les livres et les brochures de toutes couleurs et de toutes dimensions. Si le titre est souvent menteur, on ne peut guère se fier davantage au format.

De là à adopter pour la littérature une mesure usuelle, il n'y avait qu'un pas. La débiter au poids équivalait, en somme à la vendre au volume, comme on le fait aujourd'hui. Pour innover, il n'y avait tout bonnement qu'à la vendre à la yarde, à la verge ou au mètre.

C'est à cette idée essentiellement pratique que nous devons une publication mensuelle ; *Le Mètre de Français*. Voilà au moins un titre qui ne ment pas.

Il donne bonne mesure, plus qu'il ne promet, et du français venant en ligne directe de Paris, comme les belles étoffes, les nectars et les suaves parfums que cette ville nous envoie, et si dans le transport, les ballots et les flacons viennent à se détériorer et se casser, il nous en remet scrupuleusement les morceaux et les tessons, que peut-on demander de plus ?

Pour obtenir ce *Mètre de Français*, point n'est besoin de mille y mettre ; il suffit d'un cent y mettre, — pardon cinq cents y mettre, — et c'est en cela que consiste le tour de force, car ce n'est que la vingtième partie de sa valeur réelle, puis qu'il faudrait régulièrement cent cents y mettre pour avoir un *Mètre*.

Comme on le voit, tout semble indiquer que cette publication originale se soit donnée pour mission spéciale de propager le système métrique parmi les Américains et aussi parmi les Canadiens, qui naturellement s'intéressent à tout ce qui est français.

On dit que des six *Mètres* ou plus déjà livrés, le dernier n'est pas le pire. Vous pouvez si le cœur vous en dit, en juger vous-mêmes en vous adressant à la Montréal News Co., 386, rue St. Jacques. Il ne faut pas omettre qu'en des cas comme quelques lignes de réclame à la disposition d'un confrère est de bonne camaraderie, et, à l'occasion du premier de l'an, nous ne pouvons faire de meilleur souhait au *Mètre de Français* que de le voir croître, se multiplier jusqu'au kilomètre, au myriamètre et au delà.

De la littérature au théâtre il y a une transition bien naturelle que nous nous garderons bien de manquer.

On sait que les étudiants montréalais ont fait une magnifique ovation à Coquelin et à Hading, les deux grands artistes que notre ville a l'honneur de posséder dans ses murs, qui, par parenthèse, n'existent pas. Un carabin facétieux ou grincheux, comme on voudra, nous fait l'aveu du délit poétique suivant qu'il vient de commettre et que nous signalons à l'attention des constables, chargés d'assurer le respect dû aux artistes et à la littérature.

Ce vaillant cog que lin...
L'indépendance à digne
D'un superbe destin,
Fait escorter Hading
Du Havre à Mexico,
Chantant ; Cocoric !
Jusqu'à Nagasaki,
Hurlant : Kikikiki !
Tandis que la poulette au maintien digne et sage,
S'en va modestement, loin du bruit, des cahots,
Ce cog l'in grab, monte sur ses ergots
Criant : C'est moi qui suis le cog... lin du village !

Ouf ! en voilà assez ! Au secours !

PAUL HISSE.

CHATEAUX EN ESPAGNE

Il y a, dans tous les pays, des gens qui se font pincer par des escrocs, assez habiles, je l'avoue, mais que l'on pourrait déjouer en y mettant un peu de sens commun.

Le sempiternel appas des héritages sert de base à ces opérations. Le Canadien comme les autres, s'imagine avoir eu des oncles ou des grands-pères, ou pour le moins un parrain qui lui a laissé du bien. Les fins voleurs dont je vais vous parler, exploitent cette croyance naïve et, d'un pays à l'autre, ils font la chasse à tout individu qui aime à se croire lui-même un légataire universel quelconque, ou susceptible de le devenir. Quelles bonnes histoires j'ai entendu raconter à ce sujet !

I

Le cas dont je vais vous entretenir nous conduira jusqu'en Espagne. Le plus souvent nous n'allons pas plus loin que New-York ou Chicago pour ces sortes d'affaires.

Pierre Poliquin, hôtelier du Lion d'Or, 19 rue Constance, Montréal, recevait une lettre signée par le comte José-Emanuel-Antonio Ourado, et datée de la prison de Santa-Maria, Valence, en Espagne, le 6 avril 1893. Le papier portait l'étampe de la prison ; le langage était suffisamment français pour être intelligible ; la lettre était longue, longue, longue.

Condensons la le plus possible :
"Souvenez-vous du 20 novembre 1869, alors que vous m'avez recueilli malade, abandonné, et que vous m'avez fait soigner par le bon docteur Lachapelle."

—Qui est celui-là ? se dit l'honnête hôtelier.

Et il alla consulter sa femme.

—Rien de plus vrai, s'écria la bonne vieille après avoir entendu lecture de ce passage romanesque. C'est Angélique et moi qui l'avons vu. Il parlait français comme une vache espagnole.

—Mais, c'est qu'il l'est Espagnol, tu vas voir la suite.

La mère Poliquin et la bonne Angélique avaient toutes deux une mémoire excellente. Le fait était réel — seulement le prétendu Ourado n'était pas la personne secourue en 1869 par la famille de l'hôtelier montréalais. Tout l'échafaudage d'intrigues que nous allons voir surgir au cours de notre récit repose sur la certitude que Poliquin ou sa femme se souviennent des circonstances en question. Une fois qu'il ont accepté ce point de départ le reste s'en suit, plus ou moins naturellement.

La lettre continuait : "Dès que je pus gagner quelques piastres, je partis pour New York où je m'engageai à bord d'un transatlantique pour aider aux écritures et, de cette manière, je retournai en Europe.

"Il est temps de vous dire que, au mois de Septembre 1868, lorsque la reine Isabell fut renversée, j'étais son secrétaire. On s'empara de ma personne, sur la route qui va de Madrid en France, mais je parvins à m'échapper et à atteindre le port de Santander, d'où je passai en Amérique. Vous savez dans quel état de dénûment j'arrivai plus tard à Montréal, revenant du Nord Ouest que l'on m'a vu représenté comme un second paradis terrestre.

(A suivre)

MIKADO.

FERRONNERIES.

N. C. ST-AMOUR, marchand de fer, 417 rue CENTRAL, POINTE ST-CHARLES, a toujours en main un assortiment complet de Ferronneries, de Pointures, de Verres, de Vitres, Maçale, Ciment, Tuyaux, Bain et Glacis. N. C. ST-AMOUR est un citoyen qui mérite d'être encouragé. LE CANARD a déjà été barboté dans son magasin et y a trouvé toutes sortes de bonnes serrures.

Coiffez-vous à bon marché

A l'occasion des fêtes du jour de l'An, la maison populaire C. ROBERT offrira en vente ses fourrures et ses pelleteries à des prix énormément réduits. Il faut que le stock s'écoule. Casques en vison, saul-kin, loutre marthe, zibeline. Venez et demandez nos prix avant d'aller ailleurs. Le bon marché est chez

C. ROBERT,

79 RUE ST-LAURENT.